

La croissance de la pierre

Justin Bouvier Tissot

Sur la photo, deux bébés pieuvres.

En haut à droite : la plus âgée, presque tout à fait recouverte de taches orange. Je l'appelle Rouge. En bas à gauche : la plus jeune, encore majoritairement transparente. Je l'appelle Blanche. Elles semblent se regarder. Quelque chose émerge de ce face-à-face. Blanche lance deux tentacules hésitants en direction de Rouge, Rouge recourbe les siens comme pour dire hurra. Ou faire un câlin. Ou fuir. La vérité : je n'ai aucune idée de ce qui se trame entre ces deux pieuvres.

J'ai huit ans et mon école est une maison minuscule qui ne contient que deux classes : les 3e et les 4e primaires. Les petits et les grands. Nous sommes les petits, les grands sont les Grands. En hiver, la déneigeuse laisse un gigantesque tas à côté de l'école. Il mesure un kilomètre et c'est une montagne. Le but est évidemment d'en atteindre le sommet, et d'y rester. C'est la guerre de chaque récréation. Et, toujours, les Grands finissent par contrôler le sommet du tas de neige. Quand nous arrivons à la récré avant eux nous profitons de quelques minutes de règne gratuit, puis ils débarquent et c'est foutu : on se laisse balancer en bas du tas, sûrs et certains de ne plus jamais parvenir à y remonter. Je les regarde avec envie batailler sur les hauteurs. Je contemple leurs corps de Grands, et je veux le même, et je suis persuadé que jamais ça ne m'arrivera, un corps comme ça. Puis à quoi bon atteindre leur âge l'année prochaine ; eux déjà auront un an de plus. On ne rattrape pas les Grands.

Mais deux semestres passent, les Grands changent de collège, nous sommes les nouveaux Grands et nous balançons les nouveaux petits en bas du tas.

Chaque année, trois ou quatre garçons de neuf ans dans leurs gros habits d'hiver, indifférenciables, au sommet d'un tas de neige.

Jamais les petites et les petits d'aucune génération ne se sont organisés pour collectivement les renverser. On ne chasse pas les Grands du sommet, quand bien même ils sont trois et nous sommes vingt. L'écart entre les huit et les neuf ans est un océan peuplé de monstres, on n'essaie pas de le franchir ; on attend qu'il s'évapore.

Je vois quelque chose comme une envie de rattraper Rouge dans le geste de Blanche. Deux tentacules tendus vers l'aînée. Un mouvement du bas vers le haut de l'image, de la petite petite pieuvre à la Grande petite pieuvre.

Les bébés céphalopodes mesurent moins de deux centimètres.

Je fais des recherches sur internet pour mon exposé sur les pieuvres. Madame Maigre m'a donné une image et chargé de

présenter l'espèce à la classe. Maman me prête son ordinateur et je découvre que les pieuvres et les poulpes sont un seul animal.

Leur sang est transparent-bleuâtre. Il circule grâce à un cœur principal ou « systémique » relayé par deux petits cœurs branchiaux qui pompent le sang préalablement oxygéné lors de son passage dans les branchies. La pieuvre possède donc trois cœurs.

Ça me plairait, d'avoir trois cœurs. Trois pompes pour un petits corps gonflable.

J'ai imprimé la photo de Rouge et Blanche en A3 et l'ai accrochée au-dessus de mon lit à étage. Je dors en étoile de mer, j'étire mes doigts et les orteils le plus loin possible de mon tronc, je les accroche au cadre du lit en espérant que mes membres s'allongent pendant mon sommeil. Depuis le mur, Rouge et Blanche veillent sur moi. La rondeur de leurs corps dégage quelque chose d'adorable. Les petits membres de Rouge se courbent dans un geste enfantin, sa peau est souple, ses ventouses inoffensives, accueillantes. L'œil de Blanche m'intrigue. Un disque épais, saillant. Déjà vieux. Les yeux sont la seule partie visible que Blanche et moi possédons de commun : je n'ai ni manteau de peau ni tentacules, elle n'a ni coudes ni nez. Je suis un être anguleux. Trop saillant. Évoluer sous l'eau lisse les corps.

Le dernier ancêtre commun entre octopus cyanea et homo sapiens vivait il y a plus de cinq cent millions d'années.

Nous étions alors une sorte de ver.

Un lobopodien à bulbe.

Nous agitions dix petits appendices poilus dans les océans. Oh, que ça devait être agréable.

Depuis, les vertébrés et les céphalopodes n'ont plus croisé leurs gènes. Nous sommes devenus de plus en plus osseux et cartilagineux sur la terre ferme et les pieuvres se sont amollies sous la surface de l'eau.

Je prends beaucoup de bains, je pelotonne mon corps au fond de la baignoire. Je l'immerge, l'habitue à l'apnée.

Les milieux aquatiques et terrestres produisent habituellement de grandes divergences évolutives. Pourtant, les pieuvres et les vertébrés ont développé des yeux au cours de leur évolution.

Comme si la vision devait forcément fonctionner comme elle fonctionne.

J'observe tous les jours mon anatomie dans le miroir et mon regard évolue. Je souhaite que mon corps évolue avec. Je pratique de nombreux étirements pour assouplir mes muscles et les nouer ensemble.

Dans l'œil humain sont disséminés trois types de cônes, qui contiennent chacun un pigment prêt à réagir à des ondes lumineuses de longueurs différentes. Les individus auxquels il manque un type de cône sont désignés comme étant daltoniens.

J'ai rencontré mon premier daltonien en enfantine. J'étais fier de mes baskets rouges alors j'ai dit à Emmanuel : « Emmanuel, regarde mes baskets rouges ». Il m'a répondu : « Pour moi elles sont vertes ». Nous nous sommes disputés. La maîtresse a dû expliquer à la classe que oui, tout le monde ne voit pas les mêmes couleurs, les enfants comme Emmanuel ont une *maladie* qui les empêche de distinguer le rouge par exemple. Le terme maladie m'a beaucoup rassuré. Le monde n'était pas différent pour Emmanuel ; Emmanuel était juste trop nul pour bien voir le monde.

Les pieuvres, équipées d'un seul type de cône, sont doublement daltoniennes.

Je suis jaloux d'Emmanuel.

Cette découverte a dans un premier temps permis d'affirmer qu'elles n'étaient pas en capacité de distinguer les couleurs. Il en a été déduit que les poulpes voyaient en noir et blanc. Or, les céphalopodes changent régulièrement de couleur de peau pour se camoufler ou pour séduire une proie.

Cache-cache est le seul jeu auquel nous sommes aussi forts que les Grands. J'adore ramasser mon corps, le recroqueviller, resserrer, tasser jusqu'à ce qu'il entre dans la cachette exigüe que je lui ai choisie. Au début de la récréation, je tends le bras devant moi, main ouverte face au sol : « Quiiiiiiiiiii veut jouer à cache-cache, met le doigt dessous, qui veut jouer à cache-cache, met le doigt dessous », quelques petits index tendus s'agglutinent sous ma paume, « À trois ça ferme » les derniers doigts accourent « 1, 2, 3! » je referme ma main et n'ont le droit de jouer que celles et ceux qui sont arrivé-es à temps « Bah non Matteo si tu veux jouer y faut mettre le doigt dessous t'as pas mis le doigt dessous tu peux pas Julie c'est toi qui compte go ». En courant me cacher je tombe, sur mon genou le sang est froid.

La première piste permettant d'expliquer comment la pieuvre daltonienne parvient à manipuler les couleurs réside dans une propriété particulière de sa peau. Celle-ci comporte les mêmes protéines pigmentaires que ses yeux, ce qui lui permet de décoder son environnement et de le reproduire.

Je ferme les yeux et essaie de deviner la teinture des tissus en les touchant. Lorsque je devine juste, l'habit est chéri et rangé précieusement. Lorsque je me trompe, je le jette. Certains jours, mes doigts parviennent à goûter les couleurs.

Puis, il a été découvert que les céphalopodes ne sont pas tout à fait daltoniens : ils tirent parti de l'aberration chromatique. L'aberration chromatique se manifeste communément sous forme d'un petit halo de couleur floue qui encercle parfois les objets lorsqu'on a les yeux mouillés ou fatigués, grâce auquel certaines personnes sont persuadées de voir les auras. De fait, l'aberration chromatique brouille les images en divisant la lumière blanche en bandes de couleurs, comme illustré sur la couverture de l'album The Darkside of the Moon de Pink Floyd.

De petites taches rouges commencent à parsemer ma peau. Mes parents me surnomment Pipoulpe. J'adore ça.

Alors que la plupart des animaux ont développé de petites pupilles précises en forme de O pour une image nette, les céphalopodes ont transformé un défaut en atout, et développé des pupilles allongées et hors axe. En forme de U, parfois de W. Ainsi, au lieu de focaliser la lumière à travers un sténopé, les pieuvres la décomposent en longueurs d'onde. Puis, en modifiant la profondeur de leur globe oculaire ou en changeant la distance entre la lentille et la rétine, elles arrivent à se concentrer sur les différentes longueurs d'onde perçues, et donc à distinguer les couleurs.

J'observe mon visage dans le miroir et ma pupille ronde me désespère. Je tente de l'aplatir.

L'œil de la pieuvre comporte un cristallin interne et un cristallin externe. Il fait la mise au point en variant la distance entre les deux lentilles, comme dans l'objectif d'un appareil photo.

Madame Maigre m'a félicité pour mon exposé, j'ai fait LA, la meilleure note. Mais dès la fin des cours, je continue mes recherches sur l'anatomie des pieuvres. Mes lèvres commencent à se rigidifier.

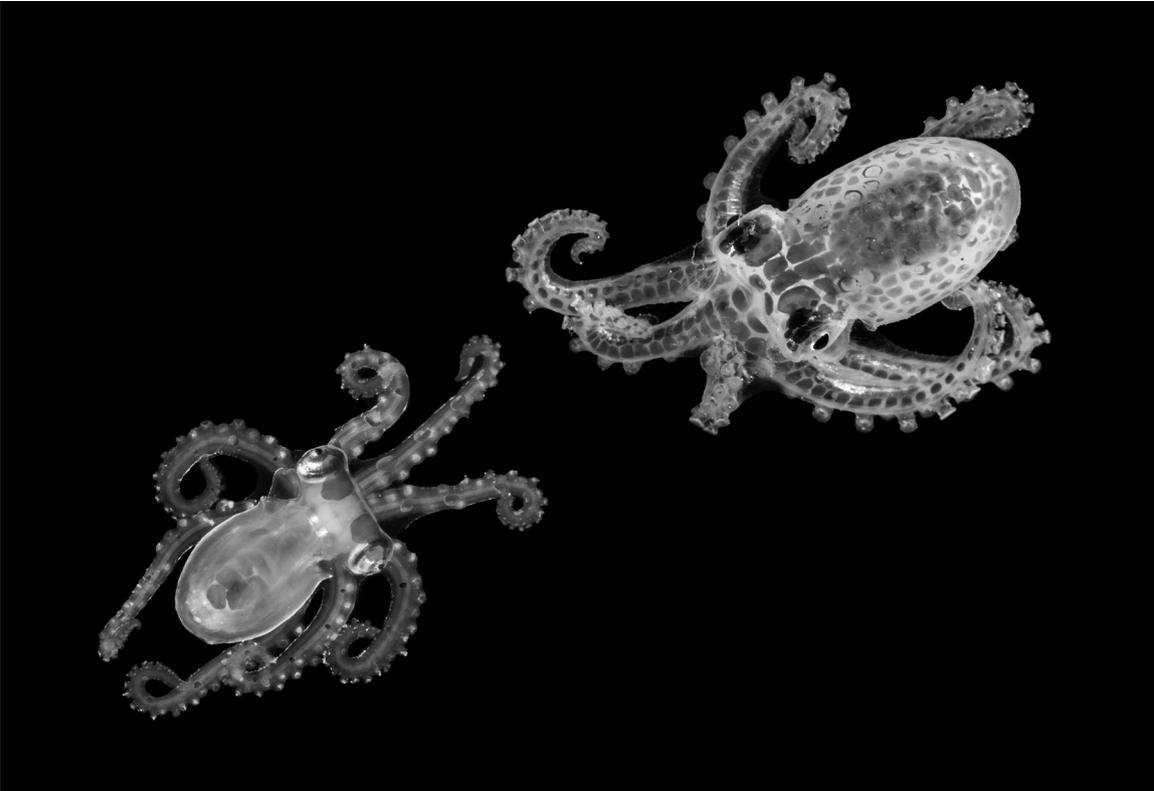
Le corps des pieuvres est entièrement souple, hormis un bec qui ressemble à certains égards à celui des perroquets.

En posant une loupe sur mon bras, je parviens déjà à distinguer de minuscules ventouses qui pullulent à sa surface. Je ne les montre encore à personne.

Les pieuvres modulent leur peau en différents motifs, couleurs et textures lorsqu'elles sont éveillées, cela afin de se camoufler en s'adaptant à leur environnement ou lors d'interactions sociales. Ces mêmes motifs de couleurs vives se retrouvent durant les phases de sommeil actif. Durant ces phases, leurs tentacules et leurs yeux se contractent, et leur rythme respiratoire s'accélère. Les céphalopodes sont en train de revivre, apprendre, et réactiver le schéma de peau associé à leurs expériences éveillées. Concrètement, les pieuvres seraient en train de rêver.

La première fois que je sens battre les deux nouveaux petits cœurs qui poussent sous mes poumons, je suis pris d'une crise euphorique. Je descends les escaliers en courant et saute contre les murs, mes os sont mous et je m'y colle. Mes parents sont heureux pour moi, je leur fait de longs câlins tendres et élastiques.

Dans ma chambre, j'ai installé un bocal sous mon lit. Le soir, je l'ouvre à l'aide d'un de mes bras, j'engouffre les sept autres dedans et je glisse mon corps à leur suite dans cet abri. De l'intérieur, je revisse le couvercle comme on remonte sa couette. Je dors, et la couleur de mes rêves déborde sur ma peau.



Mécanismes internes

Léo Lévy

Les images en noir et blanc se succèdent. Il y en a 56 exactement. Prises d'abord à intervalles de 2 secondes, puis 5 secondes, puis 10 secondes et finalement 30 secondes. 56 images couvrant 9 minutes 30, accélérées, compressées dans un film qui dure 12 secondes.

J'imagine une matinée compliquée. Le genre de matinée, où l'on aurait préféré rester au lit. Mais pas le choix, fini le dodo. Place à la voiture et au boulot. Sur le chemin, le volant tremble, la route tremble. Une fois arrivé, j'imagine de longs couloirs gris, des pas sur le sol qui résonnent trop fort. La tête qui vibre et la douleur qui vrille.

Les images en noir et blanc se succèdent. Prendre des images à intervalles espacés, puis en faire un film. Mon grand-père adore faire des timelapses. Coucher de soleil, construction d'un immeuble, trafic au centre-ville, fonte d'un glacier. Processus de création : trouver un endroit, un lieu, un objet, le photographe, revenir plus tard, recommencer.

Mal de tête. La cause, ici, ne nous intéresse pas. Trop fait la fête la veille, mal dormi, migraines récurrentes, peu importe. Ce qui vient avant n'est pas le sujet. Ce qui compte, c'est le geste, là, maintenant. Un geste anodin, banal presque. Le genre de geste qu'on ne voit pas si on n'y prête pas attention. La tablette qui craque, l'aluminium qui se déchire, le comprimé dans la main. La main qui va vers la bouche. C'est rapide, c'est précis. Le comprimé dans la bouche. On avale, on déglutit. Le comprimé descend et commence à se décomposer, mais ça, on ne le voit pas. Quand je dis on, je dis vous et moi, je dis monsieur, madame tout le monde, je dis le suisse moyen.

Les images en noir et blanc se succèdent. La vidéo dure 12 secondes, j'ai cliqué sur l'option Boucle, la vidéo durera jusqu'à la fin des temps, ou jusqu'à ce que mon ordinateur n'ait plus de batterie, jusqu'à ce que le premier de ces deux événements arrive.

Avec les bons moyens, avec les bons outils, on peut voir. Quand j'étais petit, je savais tout. Aujourd'hui, il y a des choses que je sais et des choses que je ne sais qu'approximativement. J'ai de la peine à accepter les limites de ma connaissance, alors je passe mon temps à chercher des réponses sur internet.

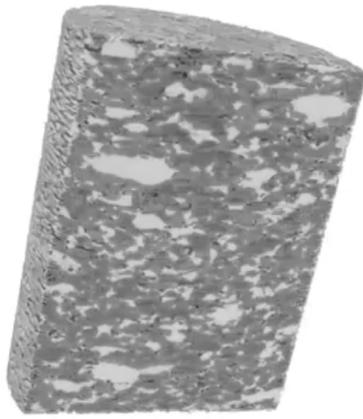
Les images en noir et blanc se succèdent et le comprimé s'anime. Il se désintègre lentement dans l'eau. Les morceaux de matières

se détachent, le comprimé s'effeuille, se décompose. Les éléments se détachent, s'enfuient. Le blanc disparaît.

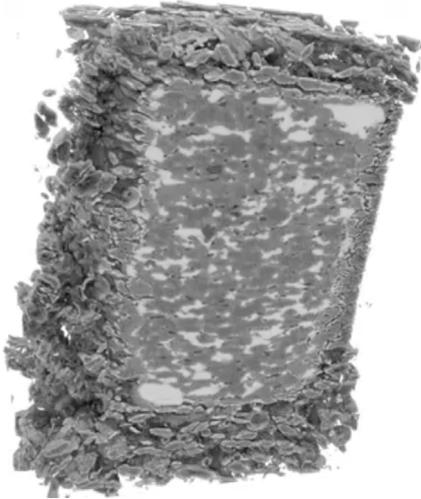
Dans le moteur de recherche, je tape spectroscopie, tomographie, accélérateur de particules, synchrotron. Je cherche PSI, je tombe sur la livre par pouce carré (pound per square inch), une unité de mesure de contrainte et de pression anglo-saxonne. 1 psi est égal à 6 894,76 Pascal ou 0,069 bar ou 51,7 millimètres de mercure. Je laisse tomber les acronymes, les sigles. Je tape en entier, Paul Scherrer Institut, je tombe sur une photo du complexe vu de haut, une rivière entre-deux, j'affine la recherche, je tape Swiss Light Source, je vois un anneau géant, un tore, et puis j'arrête d'être si littéral. C'est une pupille grise, un œil géant qui permet de voir tout petit.

Les images en noir et blanc se succèdent. Je vois des sourires, une forêt, les alvéoles d'une ruche. Je vois le comprimé se désintégrer. La vidéo dure 12 secondes et à la fin de ces 12 secondes, le comprimé n'est bientôt plus et la boucle vidéo redémarre. Je vois toujours des sourires, mais aussi un terrier et une boucle d'oreille. Le même comprimé, les mêmes images en noir et blanc, la même désintégration. Je vois des sourires, des bulles, un nuage, une péninsule, la Suisse occidentale, une prise d'escalade, des patates. Je vois le comprimé se déformer et se reformer. Encore et encore.

00m 02s



01m 28s



05m 18s



08m 58s



Autoportrait fugitif

Ruth Diaper

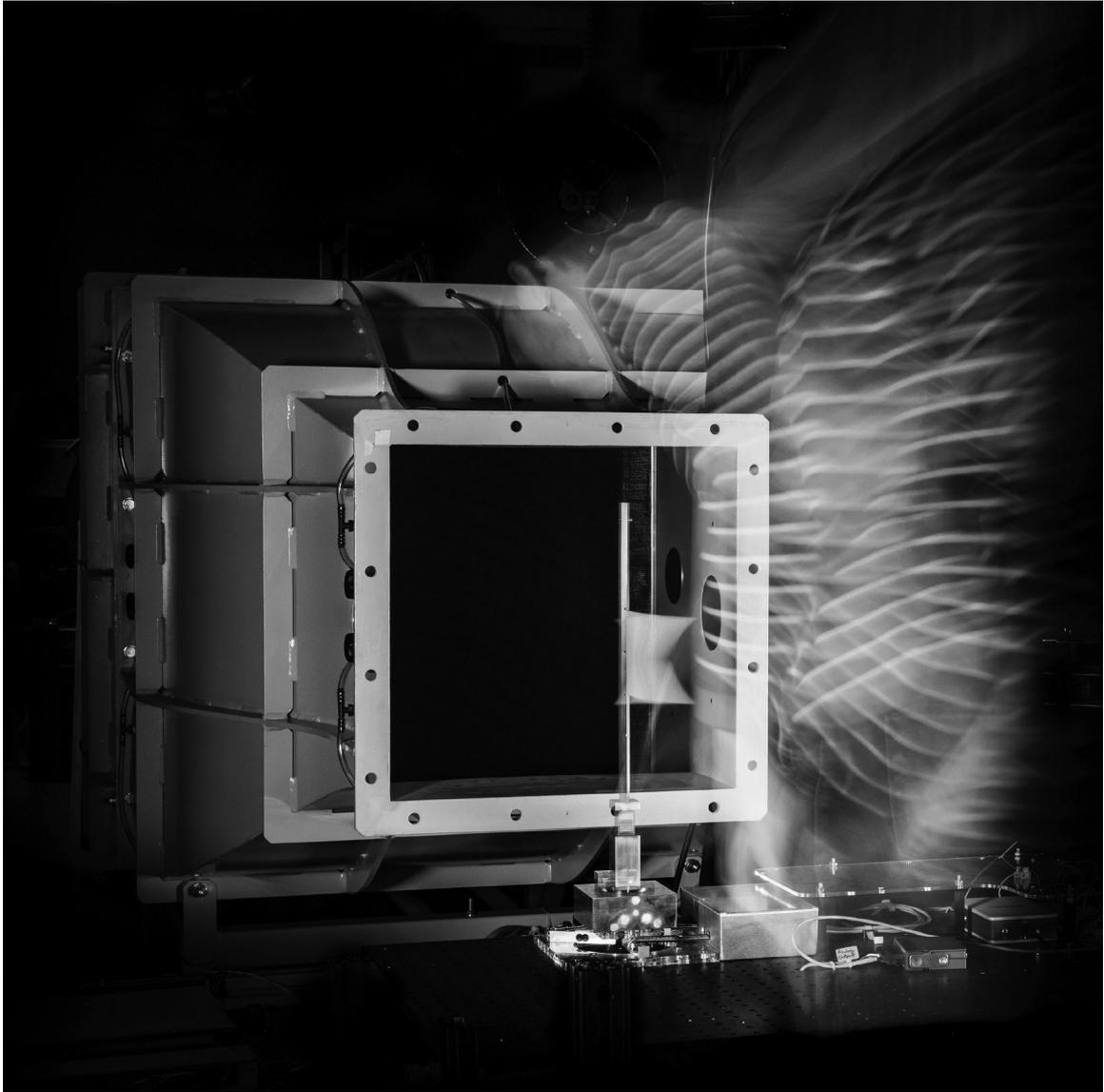
Je pris un taxi à quatre heures du matin. Calée sur la banquette, je regardais les rues se succéder — des gouffres et des gouffres où des bouches d'égout venaient se planquer. Sur la buée de la vitre du taxi, je traçai un tag fugitif au doigt : *se séparer ou mourir*. Je sortais d'une séparation, mais je n'en mourrais toujours pas. Toujours est-il qu'au long de la course, j'avais amassé en moi une quantité de vers tristes à déverser en poèmes. De mes larmes, j'arrosai le tout. J'écrivis donc un formidable petit texte et à bâtons rompus, j'allai me coucher.

Le lendemain, je me réveillai joyeuse. Pour m'attrister, je voulus le relire. Je cherchai, le recherchai et déconcertée, je ressentis une étrange sensation de disparition. Il s'était volatilisé ! À la place, sur mon bureau, se trouvait un appareil photo. Un drôle d'objet qui en avait trop vu. Je l'emportai — comme on s'accroche à une ancienne passion — et sortis tourner en rond à la recherche d'un nouveau sentiment. Sur le chemin, j'aperçus un gros arbre. Je le photographiai. Puis, je me dirigeai vers la plage, attirée par l'étendue d'eau. Il faisait nuit noire sans le soleil couchant. Là même, je retrouvai soudain un bout du poème, revenu enrubanné, écumé par les vagues roulant. Il avait un drôle de début ; « *Chère poète, développe tes images !* ». Oui, c'était ainsi qu'il commençait. J'étais estomaquée. Le poème me disait bel et bien quelque chose, et en plus ça me parlait. Je retournai rapidement en ville pour développer mes clichés de feuilles d'arbres — celles que j'avais saisies en plein vol. Je poussai alors la porte d'un laboratoire photo. Là, j'abandonnai mon vieux reflex. Lasse, je lui soufflai qu'il n'y avait plus de chemin obligé entre nous. Il devait faire ce qu'il voulait ; c'était cela l'important. En somme, je le sortais du circuit dans lequel on s'était engagés comme propulsés dans une soufflerie. Révèle-toi. Fixe-toi tes propres cadres, et développe ce que tu souhaites. J'embrassai l'objectif une dernière fois, payai ce que je devais et partis sans me retourner.

Quelques jours plus tard, je marchai sur le côté ensoleillé du trottoir ; traversant la chaussée à chaque fois que je rencontrais un bout d'ombre. J'avançai comme ça, évitant scrupuleusement les lieux où le soleil ne s'arrêtait pas. Je cherchais en même temps un café : où je serais bien pour écrire, sinon pour lire, peut-être aussi pour m'aimer. J'en essayai plusieurs mais n'en trouvai aucun qui possédait une banquette à la taille du sac que je traînais partout. Assez vite, j'arrivai à la conclusion sur laquelle je revenais depuis plusieurs semaines. Il était temps de retrouver tout ce que j'avais abandonné. Je retournai immédiatement au laboratoire photo dans un empressement fiévreux. De la pochette qu'on me tendit, je comptai la quantité de photos de l'arbre mort et effeuillé. Je reconnus certaines branches extraordinaires sur lesquelles j'avais greffé le manque, ployant à jamais sous les paroles tues. De retour chez moi, je parcourus les points de vue. J'étais presque déçue de ces écorces de papier et de ce noir pesant, avant de tomber d'un coup sur une photo inconnue. Je ne comprenais pas ce que c'était. On eût dit une bouche sur un gouffre, un carré argenté. Au centre, j'entendis l'appel d'un souffle, d'un vide. Entourée de noirceur, la bouche expirait dans le silence de l'espace. Je retournai la photo intruse. Au dos, se trouvait une inscription. Était-ce déjà la suite du poème? En tout cas, ce fut à ce moment-là que le facteur sonna. Il me demanda une signature pour un colis et j'en profitai pour lui demander ce qu'il pensait de tout ça. Il marmonna quelque chose sur le temps qui filait, bien que je ne lui voie pas de montre au poignet. Je me coulai un bain et rêvai confortablement à l'origine du tirage.

La photo était exposée depuis plusieurs jours au-dessus du robinet de la baignoire. Je la scrutai. J'étais là, seule comme sur un petit radeau, à en épuiser les secrets. À force, je décelai devant la bouche d'argent un petit drapeau blanc, sans emblème. C'était un drapeau sans nation. Je me posais réellement beaucoup de questions. Je me demandais s'il vacillait comme moi ; si mon cœur battait au même rythme que sa toile. S'il se sentait triste, seul, s'il résistait face à la puissance des différents régimes du vent. Je le voyais ainsi, le devinant sous rafales ; je guettais de lui ou de moi, celui qui tiendrait le mieux le coup, ou en tout cas, le plus longtemps.

Si on battait au même rythme marginal, ou si on s'effondrait à contre-temps. Au bout d'un moment, je distinguai un véritable mouvement. L'apparition claire d'une figure prise au vif, qui touchait déjà à l'effacement d'un mort. C'est à un détail que je reconnus l'homme, à son vêtement. Oui, c'était lui, un matelot, habillé de sa marinière, venu sauver le bateau de sa noyade. Redresser sa voile, encourager le drapeau. Je venais de comprendre que depuis tout ce temps, le drapeau n'avait jamais été seul. Je tendis le pied jusqu'au robinet d'eau, gorgée de tendresse. Je me séchai et sortis marcher. Rendant la photo du naufrage au comptoir du labo, je remerciai l'équipage et repartis voguer.



Station

Sélène

Chère,

C'est–

C'est–

C'est quelque chose de tellement étrange d'avoir reçu tes mots,
que me soit parvenu cet artefact cet,

ce morceau de toi, que me parvienne ce morceau de toi après tout
ce qui s'est passé je. Je ne savais pas que les règles avaient
changé, je n'avais jamais attendu de lettre ni rien, je ne pensais
pas avoir ce droit-là, où je suis jusqu'au qu'au moment où j'ai
aperçu tes mots sur l'enveloppe, ta main tremblotante je m'en
suis rappelée, j'ai compris tout de suite, la lettre était glissée
entre deux boîtes de pain, glissée dans la cargaison trimestrielle
qu'on me débarque depuis le ciel, avec un de ces papiers orange
qu'on connaît bien qui expliquait que.

Souvent j'oublie j'en oublie que–

Ici j'oublie que–

où je suis. J'oublie que–

tout je crois la cargaison arrive par magie, je ne connais pas rien
pas,

il n'y a pas de dehors ici, jamais je n'ai pas été ici et jamais je
n'y serais plus je crois, et à vrai dire oui c'est vrai je crois jamais
je ne serais pas là. Il n'y a pas d'existence, pas de vie, pas
d'humain pas de pouvoir des militaires qui m'ont débarquée ici
avec trois caisses de nourriture, pas de toi et pas de moi-même
non plus parfois. Quand tu es ainsi seule, c'est très difficile de se
rappeler que tu es quelque chose un quelque chose de particulier,
que tu es humaine que–

parfois je me rappelle que je suis là, qu'il y a un moi humaine
qui écoute le cosmos mais je ne sais plus ce que ça veut dire. j'ai
souvent l'impression de fondre dans le ciel. Le jour où
j'entendrais quelque chose, je ne saurais sûrement même plus
pourquoi je suis là.

Chère,

Je ne sais pas bien si cette lettre te parviendra, je ne sais même pas comment m'y prendre pour que quelque chose sorte de cette station. Il n'y a que les déchets de nourriture qui s'échappent d'ici, les cargaisons vides et les canalisations des toilettes, je te fais pas de dessin. Ça s'accumule tu peux bien t'imaginer, depuis presque six siècles, tout ça en bas de la falaise, des milliers d'heures d'écoute depuis le début du programme, il en est passé des générations ici. des prisonniers comme moi, largués mais jamais récupérés qui—

je suis triste de t'entendre manquer de—

Je n'ai plus envie de te faire de câlins. de te serrer dans mes bras. ça m'est vite passé.

j'ai oublié à quoi ressemble mon corps. je ne le touche plus, je ne le vois pas, je n'ai pas de miroir ni de lumière qui pourrait s'y réfléchir. Au début j'essayais. de le regarder dans la lumière des appareils, de l'écran des récepteurs radio et des tubes néon qui me traduisent la langue du ciel. On découvre assez vite à quel point un canon d'électrons projeté sur un bout de verre aide à peler des oignons.

j'aime regarder le ciel depuis le quai de débarquement. Je me couche sur le béton, il y a parfois de la neige, souvent le sol est givré et ma peau reste collée. j'aime regarder les étoiles, mais elles n'ont plus vraiment la poésie des re lets dans les yeux. Je suis à la source de pratiquement toute l'information que l'humanité peut capter du ciel, Mais ce sont rarement des bonnes nouvelles. J'ai l'impression que chaque jour, je reçois un quotidien qui titre entre grandes lettres : Il ne s'est rien passé hier. Ni bonne nouvelle ni mauvaise, les choses n'ont pas même continué tel qu'elles étaient, il ne s'est simplement rien passé.

Dans le ciel il n'y a rien. Quand j'écoute le cri des étoiles, on y entend rien. On est nulle part. Je suis nulle part, en haut d'une montagne, dans un bloc de béton posé en équilibre là haut je ne sais même plus où je ne vois rien parce que c'est la nuit et que la nuit tout se confond dans le brouillard donc il n'y a rien. C'est la soupe. On est nulle part, tellement nulle part que même si on se déplace on est de nouveau nulle part, tellement nulle part que si on se déplace on est de nouveau nulle part, tellement nulle part

que si on se déplace on alors se résout vite à se déplacer tout seul sans lever le pied.

c'est le—
la nuit c'est—

le brouillard, dans le ciel et à la cime des montagnes, la radio crie du bruit blanc, je n'avais pas—
je ne sais pas à quoi ressemble la station. je ne l'ai vue que dans le noir. je ne l'ai pas vue. je n'ai pas de lumière, il n'y en a plus depuis deux siècles. les néons ont tous pété et rien ni personne ne peut savoir qu'il faudrait nous en envoyer des nouveaux. n'y a pensé.

J'ai mangé une banane l'autre jour il y a quelque chose comme—
L'autre jour j'ai mangé une banane je—

j'ai mangé une banane. c'était dans le noir, j'ai eu cette idée que—

dans le noir, une banane a parfois le goût de boudin. du boudin bouilli, comme le faisait ta mère, pas grillé, bouilli dans l'eau claire, sans sel.

La peau avait la texture de ta langue.

chère.

j'aime ce magma qu'est l'écoute de la radio, l'écoute de ce trou d'eau (on appelle d'ailleurs un des écrans une chute d'eau. elle est lisse, elle porte bien son nom)
c'est comme le son de la rivière c'est—
ça raconte des histoires.

le vide a une texture. il a la douceur de ta peau, de quand je caresse ma joue contre la tienne, quand nous jouons aux chats. je ne sais pas si cette lettre te parviendra. je ne saurais pas comment m'y prendre pour qu'elle t'y parvienne. Ici dans le noir, je n'ai rien pour te lire ni même pour t'écrire. je ne peux pas te répondre je,

Les murs ont des textures. Rêche. quand je les touche ils sont là sans doute, ils ne laissent pas le choix de leur présence, implacable, ils éblouissent comme— je préfère la texture du vide, elle a la douceur de ta joue quand—

un éclair. Pas loin. en pleine nuit. sur le quai de débarquement, j'ai tout vu ça m'a éblouie
c'était—
trop vu. je préfère le noir et la chute d'eau.

Il ne s'est rien passé.

Chère,

les choses sont trop claires. j'ai caché les écrans et brisé le canon à électrons.

dans le ciel, il n'y a qu'un bruissement. un chuchotement sans éclosion. dans le noir. frétille.
j'avais les idées claires mais dans le noir je—
j'ai brisé le canon à électron et caché les néons. ta joue a la texture du vide je—

chère,

je—



Sud ouest est nord

Soën Dällenbach

Au fond du jardin, un portail rouillé, couvert de mousses. Il imagine sa main recroquevillée sur le métal sentir le sillon se dessiner entre les minuscules graviers. Il entend déjà le crissement du portail, le tintement des clés frappant le sol. Il se laisse porter par ses muscles et soupire, tourne à droite pour rejoindre le haut de la pente. Il n'y a plus de gravillons, seulement de larges étendues de fleurs et de trèfles.

À l'instant le plus fauve du crépuscule, toutes les parcelles de son courage se rassemblent pour fabriquer un foyer de pierres tordues. Il y abandonne au centre cartes bancaires, abonnement de bus, carte d'identité. Au-dessus, il installe bois secs, feuilles mortes et tasse un peu l'ensemble de la paume de sa main. Une écharde s'épingle à son index. Ses incisives l'attrapent afin de la tirer hors de la chair. Il crache le mince éclat de bois à ses pieds et suce la perle de sang qui brille tout au bout de son doigt.

Puis, dans le noir se forme le feu. Une odeur âcre de PVC fondu mêlé de braise oscille dans l'air. À la lumière des flammes, un tableau primitif se déploie au rythme de sa succion viscérale. Et au fond du feu, là dans ce que le présent crée de plus fatal, là où l'agglomérat de plastique et de charbon forme une boule noire, il réalise, toujours aujourd'hui, qu'il n'a, en fait, pas brûlé grand-chose. Au cœur des étincelles c'est juste de la fiction politique qui coagule, simplement. Le sang, la lymphe et la merde sont toujours à l'intérieur de son corps, il n'y a rien à craindre, il est sans fin lui-même.

Entre les branches derrière lui, une silhouette se cambre. Iel a la peau argentée et écaillée comme celle d'une truite mais c'est bien une chair mammifère. Des poils lustrés comme l'herbe après la pluie se dressent sur le dos de ses mains, des tétons en patchwork pointant sur un torse gris. Son cou long et mobile donne naissance à un visage trouble, indéfini ou indéfinissable, surmonté au de deux bois. Dans ce visage flou il y a un regard perceptible, aux cils charbonneux, une vision profonde qui atteint celui accroupi au bord du feu. Il s'est retourné puis iels se sont regardés dans cette lumière, tous deux fraîchement libres et immenses. D'entre les mâchoires du merveilleux hybride s'échappe un doux sifflement entre le merle et le mulot.

Iel élance sa main-gazon algueuse vers lui qui s'approche, les feuilles craquent sous chacune des foulées. Maintenant à quelques centimètres, iels sont inhumaines et aux bords des mondes. Ce sont leurs yeux ou ce qui leur sert à voir qui se mélangent, peut-être que ce ne sont plus leurs yeux mais leurs pores, leur salive qui se met à remplir les nappes phréatiques ou leur estomac qui se déroule en une corde entre ici, le désir et le

magma au centre de la Terre. Leurs péristomes s'embrassent. Il voudrait lui percer la chair de toute ses terminaisons nerveuses, découvrir dans les interstices de ses branchilles un gisement de pétrole luisant, explorer tous les coquillages de microplastique enfoui dans ses lobes temporal. Iel baisse sa tête et lui transperce le plexus de ses bois. Ils ressortent lustrés d'un épais liquide opalin, en gouttes de lumière aux abords du feu.

Un halo s'échappe du ciel. Dans les reflets du matin, sa peau a récupéré les marbrures de sa surface millénaire, celle dont il était enduit au commencement, lorsqu'il s'est retiré de l'eau, quand il n'était somme-toute qu'un vieux crocodile. D'entre ses mâchoires s'échappent un doux sifflement entre le merle et le mulot. Il contemple l'hybride qui s'éloigne, qui observe les flaques d'azurs. Iel se meut en épousant le mouvement des arbustes, en devenant une pomme de pin. Ce si beau paysage, il ne s'attendait pas à ce que soit ellui.

Sous ses pectoraux, lui reste de cette nuit les deux brèches pétroles soulignant ces muscles, là où les bois l'ont traversé. Entre les pépiements des arbres et le tressaillement du geai des chênes et de la corneille noire, le feu est mort et il caresse les traces de nuit sur son tronc. Il s'allonge, entre les mousses qui le jonchent, distingue le ciel cotonneux entre les branchages. Le sol est sans épines, les ombres dansent. Un écureuil roux s'agite autour d'un sapin pour essayer d'atteindre le sommet. Sur le bois, la sève sucrée coule vers le sol, glisse sur la pierre et colle aux pattes d'un scarabée aux éclats irisés, et sur sa lente boule de merde fertile roulant calmement sur les bryophytes, les hépathiques, les anthocérotés. Un petit écoulement d'eau chante au loin, les pores de sa peau s'humidifient, des insectes y pullulent, le piquent. Un agglomérat de poils vert très clair se forme sur sa joue et prolifère sur le reste de son corps. Sous ses paupières le monde s'imbrique et se décompose indéfiniment, les fourmis creusent des galeries sous son tibia, une buse enfonce son bec proche de son tragus. Une famille de renards sautillants vient lui lécher les plaies bleues sur son torse. Il respire.

Le soir, sous la lune ronde, lorsque les marcassins courent après leur mère en écartant les fougères et que la chouette ulule, il se relève entre les lucioles en billes de lumière et il fonce dans la nuit, se désagrégant dans le vent. Il sait qu'il n'est pas en train de mourir, ça n'existe pas. Il est devenu autre, en embrassade végétative et course du monde. Dans la brise s'échappe quelques-uns de ses spores, il fait corps avec ce monde et songe dans la vitesse au portail moussu l'ayant mené jusqu'ici.

